

La poésie de l'échec sur l'île de Guadeloupe

Maxence Ferminé enchaîne une série de catastrophes dans « Rhum Caraïbes ».



roman
Rhum Caraïbes ★★
MAXENCE FERMINÉ
Albin Michel
255 p., 17,50 euros

Maxence Ferminé aime les entreprises difficiles, quand elles sont chargées de poésie. Le transport d'un alambic de belle taille entre Bouillante et Carambole, en Guadeloupe, est de celles-là. D'autant que la Route de la Traversée, qui passe dans la jungle, est

coupée par une rivière dans laquelle tombe l'alambic, accident de parcours sans autre conséquence qu'une perte de temps, une grande dépense d'énergie... et la découverte, au fond de l'eau, d'un coffre contenant, entre autres choses, cinquante pièces d'or. Après le partage équitable, chaque membre de l'expédition en reçoit dix qui, sans représenter une véritable fortune, constituent quand même un joli bénéfice, bien mérité.

Sans chercher le grandiose dans le récit de ce transport, comme il l'avait fait pour un piano blanc dans *Amazonie*, le romancier donne ainsi le tempo de *Rhum Caraïbes* après en avoir présenté le héros, Aristide Sainte-Rose. Un homme à la vie bien

remplie, dont le rhum fera provisoirement la fortune après un cycle moins faste marqué par une succession d'échecs retentissants.

Aristide Sainte-Rose porte la marque d'une malédiction ancienne : les yeux vairons qui lui viennent d'un ancêtre, le capitaine Bonaventure Santa-Rosa, dont la légende de pirate « *de-
vait briller longtemps comme un astre dans le ciel étoilé des Caraïbes* ». Mais un chaman qu'il avait mis à mort l'a maudit sur sept générations et Elora, l'épouse d'Aristide, ne s'y est pas trompée quand elle l'a rencontré : « *Dommage que tu aies les yeux vairons, parvint-elle à dire, car c'est un gage de malheur.* » C'est la seule chose qu'elle n'ait pas

vue en rêve. Pour le reste, la nuit ou même la sieste lui donnent le pouvoir de traverser le premier cycle de déboires, car elle sait que des temps meilleurs viendront. Ce sera grâce au fameux alambic et au soin avec lequel Aristide fabriquera le meilleur rhum des Caraïbes.

Un inventeur imaginatif

Mais la période qui précède la richesse est bien plus passionnante. Aristide se révèle un inventeur imaginatif qui enchante le quotidien et transforme le réel. Il crée le cerf-volant, sans savoir que l'objet existe depuis longtemps. Il achète une lunette astronomique qu'il compte louer avec bénéfices considérables à

l'occasion d'une éclipse solaire, mais c'est la pagaille et un observateur se brûle la rétine. Les bons succès magiques, dont l'emballage porte une prédiction, sont une réussite, tant que rien de mauvais n'est annoncé. Sa carrière de musicien ambulancier tourne court. Il monte une ferme de papillons, dont la visite a beaucoup de succès jusqu'au jour où les insectes profitent d'une porte ouverte pour s'enfuir. La pêche appelle une sombre prédiction d'Elora. Sa plantation de café sèche sur pied. La chasse au trésor de son ancêtre n'aboutit pas.

Bref, une magnifique série de catastrophes qui se prolonge dans la génération suivante, sur une île où frappent les ouragans.

PIERRE MAURY

bref

roman

Eloge de la haine

KHALED KHALIFA
Élevée dans la frustration et le non-dit, la narratrice de la fresque de Khaled Khalifa fait, très jeune, l'Eloge de la haine. Elle alimente, chérit cette rage qui lui donne la force de combattre aux côtés de ses frère et oncle islamistes. Il lui faudra des années, et un passage en prison, pour remettre en question ces convictions qui font couler tant de sang. Écrit d'une plume précise, un roman-fléuve sur la Syrie des années 80, d'une tristesse infinie. (A. Ni.)

tr. de l'arabe (Syrie) par Rania Samara, Actes Sud/Sindbad, 330 p., 24 €.

roman

Qui veut tuer Rosa Hoffmann ?

BÉATRICE SHALIT
Journaliste en pleine crise existentielle, Rosa lance une rubrique destinée à son lectorat masculin. Alors qu'un violeur sévit dans le quartier, Rosa reçoit des menaces d'un admirateur contraire. Et pour couronner le tout, elle héberge les juvéniles de cinq ans d'une des victimes du psychopathe. Sorte de *Bridget Jones* en nettement moins bien, *Qui veut tuer Rosa Hoffmann ?* oscille entre polar faussement déjanté et chronique affective ultralight. (Ph. Mn.) Julliard, 194p., 19 euros.

roman

Carte blanche

JEFFERY DEAVER
C'est comme si James Bond était devenu une marque franchisée. On paie le droit d'entrée, on installe la quincaillerie standard : M, Q, Moneypenny, Bentley, Walther PPK, le bon vieux Felix Leiter (utile pour prendre les coups à la place du héros) et le client déroule son histoire. Le 007 de Deaver est un clone actualisé de l'original. Il a la cicatrice au visage, « *un peu plus de trente ans* », mais pas le côté cruel, qui faisait beaucoup pour son intérêt. Il maîtrise les dernières technologies digitales, parle toutes les langues, jongle avec les fuseaux horaires et tout cela est un peu ennuyeux. La seule nouveauté réjouissante de ce Bond 2.0, ce sont les filles : toujours aussi désirables, elles ont enfin été équipées d'un cerveau. Au final, ça se laisse lire mais le lendemain on a tout oublié. (M. Hy.)

tr. de l'américain par P. Chambon et A. Baignot, Flammarion, 451 p., 21 €.

témoignage

Un libraire en colère

EMMANUEL DELHOMME
Il n'en peut plus de voir passer des humains branchés (iPod, iPhone et autres choses portables) devant la vitrine de sa librairie sans plus jamais s'y arrêter. Il n'en peut plus de voir le livre se casser la figure, remplacé par les écrans, la télé d'abord, tous les autres ensuite. Alors il grogne, tempête, crie. Il, c'est Emmanuel Delhomme, de Livre Sterling à Paris, juste à côté des Champs-Élysées. Du coup, les fous de littérature se sentent moins seuls. (L. C.) L'Éditeur, 94 p., 11 euros.

réédition

Mes nuits sont plus belles que vos jours

MARIE BILLETDOUX
Le patron de Stock, Jean-Marc Roberts, avait promis à Marie Billetdoux - elle a quitté son prénom Raphaële en 2003 - de rééditer ses romans épuisés. Voilà qui se concrétise avec *Mes nuits sont plus belles que vos jours*, Renaudot 1985, et *Chère Madame ma fille cadette*. Pour retrouver une belle auteure présente à la rentrée. (L. C.) Stock, 198 p., 18 euros.

Une histoire familiale, triste et drôle



premier roman
L'écrivain de la famille ★★
GRÉGOIRE DELACOURT
JC Lattès
268 p., 17 euros

Certains lecteurs du *Soir* se souviendront des enquêtes menées par le journal il y a trente ans, « L'argent » en 1983, « Les catholiques » en 1984... La rédaction avait choisi l'agence de pub Intermarco pour les faire connaître. Le monde étant tout petit, c'est justement un ancien d'Intermarco de ces années-là, Grégoire Delacourt, Français débutant alors en Belgique, Parisien aujourd'hui, qui est venu nous parler à Bruxelles de son premier roman, *L'écrivain de la famille*. Un livre plein de charme que l'on suit avec délices et que l'on pose à regret.

On y découvre Edouard, décréété à 7 ans écrivain de la famille par les siens, au simple motif qu'il a composé un poème de quatre rimes. Quel fardeau sera pour lui ce titre ! Quel obstacle dans l'existence que ce prétendu don ! Le narrateur nous sert sa vie par tranches de dix ans. Enfance à Valenciennes, puis en pension. Ses parents, son frère et sa sœur. Des études ou ce qui en a servi. Déjà, l'envie d'écrire. L'entrée sur le marché du travail, comme créatif dans une agence de pub à Bruxelles à qui *Le Soir* confie ses campagnes. L'arrivée à Paris. Son couple, ses filles, ses parents qui vieillissent mal et séparément, ses frères et sœur qui grandissent, ou pas. Ses succès. Et lui, Edouard, qui, au milieu de tout cela, peine à définir sa place, se laisse souvent porter par le destin, met longtemps à savoir ce qu'il veut, finit par se trouver.



POUR GRÉGOIRE DELACOURT, qui se partage désormais entre publicité et écriture, « la famille est le seul lieu où l'amour est indiscutable, incontestable. Le seul lieu où on peut toujours revenir. » © D. R.

« Quand j'écris, je découvre »

Une histoire familiale ? Oui, mais ce premier roman a un petit quelque chose en plus et on s'y attache très vite pour ne plus le lâcher. On y prend goût tant on s'y sent chez soi. Il a un air d'Anna Gavalda de la bonne époque. Une écriture agréable, vive, imagée et fluide. « *J'ai toujours aimé les mots comme d'autres aiment les petites voitures*, nous dit Grégoire Delacourt, qui se partage aujourd'hui entre pub et littérature. *Mon écriture vient de la littérature anglo-saxonne, avec beaucoup de mots. La pub m'a appris à dégraisser. Quand j'écris, je découvre.* »

Et quand il écrit, Grégoire Delacourt utilise sa vie : « *Tout ce qui est pub est vrai. Ainsi que les lieux. Mais les personnages ne sont que nourris de ma famille.* » Il a d'abord choisi la fin : « *J'avais envie de cette fin, d'un enfant qui fut triste du divorce de ses parents et qui assiste à leurs retrouvailles. J'ai tiré le fil et j'ai remonté jusqu'au début.* » Et il cultive l'humour : « *Jaime bien sourire des choses, et puis, clac, ajouter quelque chose de pas drôle.* »

Ce premier livre lui a demandé un an de réflexion, une période de vacances estivales pour l'écrire et un an pour le réécrire. Mais sa genèse donnera espoir à tous les

candidats à la publication : « *J'avais lu par hasard Il a jamais tué personne, mon papa, de Jean-Louis Fournier. Je venais de finir mon livre. C'était un mercredi d'hiver. Il neigeait. J'ai déposé le manuscrit chez Fournier. Le dimanche, mon téléphone a sonné. C'était Fournier. Nous avons passé deux heures au téléphone. Il a terminé en me disant qu'il s'occupait de mon livre. Fin janvier, Lattès m'appelait. J'ai eu beaucoup de plaisir à retravailler mon texte avec mon éditrice. Jean-Louis Fournier m'y a beaucoup accompagné. On est des dépressifs, lui et moi, on a le même humour, un peu désespéré.* »

LUCIE CAUWÉ

Des femmes, sur le fil mais attachantes



nouvelles
Des femmes, de l'autre côté ★★★
ISABELLE LORTHOLARY
Gallimard
154 p., 13,50 euros

Dans ses livres, Isabelle Lortholary raconte des femmes et leurs vies, des femmes et leurs histoires, leurs

émotions, leurs rêves, leurs espoirs, leurs regrets. Dans ses livres, Isabelle Lortholary raconte uniquement des femmes, mais à sa manière personnelle, fine, plaisante et réussie. C'était le cas pour ses nouvelles de *Heureuse, ou presque* (Stock, 2007, J'ai lu, 2010), ce l'était pour son récit *Autobiographie à la jumelle* (L'Iconoclaste, 2009, J'ai lu, 2011). Ce l'est encore dans *Des femmes, de l'autre côté*, son nouveau recueil de nouvelles, tout juste paru. En

ferait-elle trop sur les femmes, s'inquiète-t-elle ? Bien sûr que non, tant son œil, son ton, son piquant, son humour et sa sensibilité nous parlent et nous ravissent.

Ce troisième livre réunit à nouveau des textes souvent très courts (une demi, une, deux ou trois pages) à l'exception du récit central, « Journal d'Ornolac », d'une cinquantaine de feuillets, où une femme écrivain cherche l'inspiration durant un été dans les Pyrénées de son enfance - elle

la trouvera ainsi qu'un miroir sur son parcours de vie.

Dans ces récits brefs, ciselés, polis, où planent les ombres de Sylvia Plath, Virginia Woolf, Zelda Fitzgerald et Jean Rhys, se suivent moments de solitude, parfois inouïe, de partage et fantasmes divers : le nombre de mots échangés en couple, les rêves d'émouvoir un voisin ogre, l'avenir des amitiés féminines quand l'une se marie, le divorce redouté ou annoncé, le veuvage et ses si-

lences, la belle-mère et ses compléments assassins, les voisins qui débordent de vie, les amies, l'amie préférée, la grande sœur. Sans oublier l'amour, le grand et les autres formes qu'il prend.

Autant d'ambiances résolument féminines qu'Isabelle Lortholary fait subtilement naître de son écriture ciselée avant de parfois les fracasser d'un coup de mots comme le destin est capable de briser une existence par un de ses caprices. LUCIE CAUWÉ